



COCOCOQ

Daniel Olender



EDITIONS QUANTICPLUS

QUANTICPLUS EDITIONS

Matériel éducatif

Gratuit.

Don suggéré 5€



www.quantipplus.com

Orient Express

Sur les routes sombres et humides d'un vallon auvergnat, une limousine noire aux vitres teintées s'avance sans bruit vers une ferme abandonnée, se salissant dans les ornières gluantes d'un chemin défoncé. Elle s'arrête. Inconscient du danger, je terminai mon film piraté en picorant du porn-cop. J'avais pris du gras et je me grattai de temps en temps sans vergogne. Depuis ma fuite héroïque du palais de la Moncloa (*Voir « Rubik's Flic »*) je me tenais à carreau. Trois ou quatre enquêtes en douce, ça payait les frais. Pourquoi veiller au grain ? Grâce au guichet de la CAF, le Centre d'Aide aux Faisans plumés, tout le reste était couvert. Merci à Mr Coqlouch, celui de « C'est l'histoire d'un bec », je me gavais sans vergogne d'invendus à DLC courte.

Au bruit de la porte qui vola en éclat, je fis un bond digne d'un cartoon. Deux gaillards, costard-cravate, rasés de près et sourire glacé sur mâchoire carrée se tenaient devant moi.

– Dobrii vetcher, Inspecteur Casa ! Vous faire grand honneur mère Russie si accompagner nous sans faire histoire.

Je pigeonnai rien à leur francorusse. Mais figé sur place, je ne voulais pas faire de flan et je les suivis sans ouvrir le bec. Après tout, loin de mes fonctions officielles et planqué pour ne pas payer la pension de trois poussins que j'avais laissé aux bons soins d'Ofélia de Galicie, mon amour de vacances, personne ne se souciait plus de mon sort. Même la Fouine mon indic, habitué par ma faute au luxe, m'avait misérablement laisser tomber.

Dans un coin reculé d'Orly, sous la lueur blafarde des tours d'éclairage laides, la porte d'un jet privé s'ouvrit sinistrement.

Fermement encadré de mes deux armoires à glace, je pénétrai à reculons dans l'appareil.

Une hôtesse hyper sexy, NataChat, minijupe et tailleur serré, me reçut cordialement et m'annonça dans un français châtié :

– Bienvenu à bord, Inspecteur Casa. Notre personnel et moi-même sommes à votre entière disposition durant ce vol sans escale.

Je déposai mon croupion enflé par des mois d'inactivité et il se maria sans problème au confort moelleux du siège extra large en cuir véritable. Devant moi, quelques pirojkis et une bouteille de Loup Bleu.

Les réacteurs secouèrent l'avion et avant de réaliser ce qui m'arrivait, il fendait déjà l'air, survolant les montagnes de l'Autriche et plus avant vers l'Est. Le soleil se leva, illuminant l'oiseau de fer et je serrais mes ergots autour de ce maigre présage.

Peut-être aurais-je encore du pot au feu de cette histoire ?

Un accueil chaleureux

La Fanfare Moscovite des Anciens Bataillons Glorieux secouait l'air glacial de l'aéroport de Moscou-Cheremetievo. Emmitouflé dans une doudoune de duvet, je descendais patte à patte, ébloui par les flashes incessants.

– De part Dieu ! Inspecteur Casa ! Dans mes bras, tovaritch !

Un dignitaire aussi couvert de médailles qu'un pot de ce chocolat bien connu de nos services (*Voir « Biocop »*) m'embrassa à plein bec. Me présentant aux photographes, il salua la foule compacte d'un signe de la main, pendant que claquaient des drapeaux aux couleurs de nos deux nations. La fanfare entonna un dernier hymne viril au moment où des Sukhoi survolaient la zone en rasemottes et que des rangs de soldatesque marchaient au pas de l'oie en défilant tout autour.

Puis tout prit fin. Soudainement. Les musiciens rangèrent leurs instruments, les soldats rompirent les rangs, le comité d'accueil s'éclipsa et les spectateurs s'éloignèrent, enfonçant encore plus si c'était possible leur tête frigorifiée dans des chapkas brunâtres. Un photographe voulu prendre une dernière photo mais il glissa par accident sur le verglas et son appareil se brisa en touchant terre.

La place était maintenant vide et devant moi marchait NataChat. Il avait un joli nom mon guide. La neige faisait un tapis et je la suivais par ce froid dimanche. Elle pointa avec élégance une vieille lada usée et je compris que c'était mon prochain transport.

– Pour l'hôtel ?

Elle sourit simplement, baissa délicatement des cils langoureux sur des yeux bleu baltique, et passant une langue furtive sur de petites canines étincelantes, en me lançant un dernier regard, elle tourna les talons, tout en remontant sa longue queue soyeuse comme un châle.

– Bonsoir mon poulet !

Le ton de la voix en français me glaça le sang et j'eus la chair de poule. Mon poulet ? Une seule personne se serait permis une telle familiarité. Qu'il soit là, dans ce club select au bord de la Moskova, c'était insensé. Plus insensée encore, la suite des événements qui m'avaient amené ici, dans le carré Very Important Poulet, au décor étincelant sur fond de tentures rouge cramoisi.

En quittant NataChat, j'avais pris le taxi de fortune qu'elle m'avait désigné. Il me conduisit dans un quartier glauque vers une barre d'immeubles défoncés. A la porte de l'entrée Я, une grosse poularde géorgienne me donna une clef. J'empruntai des couloirs et des escaliers souillés d'un mélange contradictoire d'anciens slogans communistes et de tags de rappeurs. La piaule était minable. Comme seul moyen de chauffage, une flasque de gnol'naya. Je m'abrutis pour la nuit et le lendemain, sous l'œil méfiant de la gardienne, je sortis sans but dans les rues recouvertes de neige. Partout, des affiches avec ma tête de piaf !

Et dans les kiosques, je faisais la une de la Bresse locale. A ne rien comprendre. Et impossible de lire. Je suis français moi, je parle le français ! Pas le russe ou je ne sais quoi. Pas le temps de savoir ! D'un carrefour surgit un quatre-quatre militaire. Huit soldats en treillis sans insigne, armés jusqu'aux dents, m'encerclèrent. Ils me saisirent par le cou et me jetèrent comme un sac à l'arrière de leur véhicule blindé. Surmonté d'un gyrophare bleu le véhicule se fraya sans peine un chemin, déjouant les bouchons infernaux.

Quelques heures plus tard, ils m'éjectèrent devant les portes de la somptueuse datcha qui abritait le club. Une myriade de poulettes à ergots hauts et bec brillant, aux robes fendues dévoilant de tentants morceaux de blanc, me relevèrent, me recoiffant et m'habillant. Je terminai en costard et sapé comme jamais. Le videur caucasien m'ouvrit les portes, m'indiquant du menton le carré VIP. Et c'est là que je me trouvais quand de l'obscurité, celui qui m'avait adressé la parole, le visage caché dans l'ombre qui atténuait mal la lueur acide de ses yeux jaunes, ajouta :

-Tu te souviens de moi ?

Amour et amitié

– La Fouine ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

Je m'approchai résolument de mon ami de toujours. Deux gardes sautèrent sur moi. L'un me gifla tandis que l'autre failli me rompre le becquet en deux par un coup de poing bien placé. La Fouine, tout à son aise sur le divan matelassé et entouré de splendides créatures, calma le jeu.

– Voyons, voyons, est-ce ainsi que l'on reçoit les bons tovaritch ? Viens à mes côtés, Casa, car j'ai un petit travail pour toi.

Je m'assis tremblant de toutes mes plumes près de mon indic recyclé en chef d'orchestre entre les différentes Bratva rivales, les anciens apparatchiks et les nouveaux oligarques. Il m'expliqua d'un ton posé en quoi consistait ce service : Je devais devenir le représentant officiel de la Russie au conseil de sécurité de l'ŒufNu !

Pour me convaincre, il fit circuler quelques photos de moi. Avec les notables de la Côte d'Azor, me vautrant dans le chocolat à tartiner interdit, en compagnie compromettante avec la femme du diplomate de l'ambassade de Madrid, remettant une valise suspecte à un dangereux passeur, bref, tous les secrets, magouilles et combines qui m'avaient permis de sauver mes plumes s'étaient étalés au grand jour. Bizarrement, la Fouine n'apparaissait sur aucune des pièces.

A sa table se pavanaient en gloussant tous les paons de la société internationale, trafiquant, vendant, se mentant et se trahissant, échangeant pays, matières premières et accords commerciaux. Tout cela au prix d'affreuses souffrances, déplaçant des nids, écrasant les œufs, bombardant les poussins et noyant leurs mères-poules dans des océans de larmes amères pendant que leurs fils et leurs maris mourraient dans des combats de coqs incessants et cruels.

J'étais dégoûté au plus profond de mon âme. Or, well comme disaient les invités british, loin de la ferme et de ma petite agence où je cancanai de fierté les deux pattes sur mon petit tas de fumier, j'avais devant moi un abîme de purin, infect et nauséabond, où se vautraient sans limite porcs luisants et vautours rapaces, ivres d'argent et de pouvoir.

Comment la Fouine en était arrivé là, je n'en avais aucune idée. Je passai une semaine de furieuses orgies et de débauches sans fin, tout en gardant un œil ouvert, afin de trouver un moyen de m'extirper de cette fange sordide. Au lendemain d'une cuite mémorable où l'on me servit un cocktail luminescent, je me réveillai la tête dans le troufion dans une chambre d'hôtel de luxe. Allongée à mes côtés, féline et à demi-nue, NataChat me transperça de ses yeux bleu baltique en me susurrant :

– Casa, mon petit coq bouillant, fais-moi connaître le grand frisson romantique de la France et de Paris, la ville de l'Amour !

Casa de choc !

– Messieurs les honorables représentants des Nations Unies, nous nous sommes réunis ce soir en urgence pour débattre de la grave situation internationale. Afin de prouver au monde une fois de plus notre attachement au bien-être des peuples et voulant œuvrer avec vous de concert pour un monde plus juste et plus paisible, nous soumettons à votre sagacité une proposition sans précédent. Pour éviter encore une fois d'être injustement traités d'obstruction, nous avons décidé d'accepter que cela soit le chargé d'affaire français Mr Casa qui prenne à la place de la Russie la décision cruciale de ce soir !

J'apparus au centre de la salle sous un tonnerre d'applaudissements. Les dignitaires se levèrent d'enthousiasme, saluant cette incroyable opportunité. Des vidéos sur écran géant me montrait, accueilli comme un chef d'État lors de mon arrivée à Moscou, là où le peuple en liesse agitait des drapeaux tricolores et où le général en chef des armées de la Fédération m'embrassait vigoureusement. Des exemplaires datés et certifiés de la Pravda circulèrent parmi les rangs, attestant de la validité de mon tout récent passeport et m'octroyant ainsi légalement la double nationalité. En français, puis en anglais et enfin dans un russe impeccable, je remerciai l'assistance, l'ambassade russe et Mr Pitibiscui, le président français, que l'on surnommait affectueusement « macaron ».

Je savais qu'en échange de juteux contrats d'armements secrets d'un côté et de promesses de chantiers de reconstruction de l'autre, la France, soumise à la pression anonyme des hackers et soucieuse de ne pas compromettre la femme du dignitaire madrilène, la France donc, avait naturellement accepté sans réserve et toutes les autres nations avaient suivi.

NataChat avait un travail remarquable. D'un pauvre plouc arrogant et grassouillet, elle fit en deux semaines un athlète trilingue et tiré à quatre épingles. Sans arrêt, du matin au soir et parfois même la nuit, j'étais contrôlé, pesé, informé, éduqué et rééduqué, piqué et gavé de cachets jusqu'à ce que je sâche mon rôle par cœur.

Nous profitâmes cependant de petites pauses où l'on flânait sur les boulevards, un miracle pour moi d'être sur la 5^e Avenue aux bras de NataChat, tandis que sa longue queue soyeuse faisait affectueusement le tour de mon cou de poulet. Le moment du vote arriva. Pour, bras droit, contre, bras gauche.

Dans un silence de cathédrale, une à une, les mains se levèrent. Ce fut mon tour. Je suai. Ma tête tremblait, mon estomac me jouait des tours. La vodka luminescente ! J'eus peur de comprendre pourquoi elle brillait la nuit lors des soirées de la Fouine. Je me levai, me trompant de main et je m'effondrai d'un bloc à la surprise générale. Trop tard ! La décision était irrévocable. Les russes interrompirent la séance et déclarèrent :

– Mes amis, ce coq est malade. Certainement une grippe aviaire subite. Pour des raisons humanitaires et sanitaires évidentes, nous sommes obligés de lui imposer notre véto pour qu'il soit soigné et il faut évacuer d'urgence la salle.

Guère épais

– Ton âme est brûlante et le feu de l'enfer la menace !

Euh ? Complètement à l'est, recoquillé dans une couverture élimée, qui me couvrait à moitié, je me gelais les œufs. Amaigri par une semaine de séjour forcé dans cette isba isolée de la plaine sibérienne, la peau me collait aux os.

– La vérité, c'est que j'échangerai bien quelques flammes contre ce froid de casse-noisettes ! dis-je en maugréant. Depuis mon extirpation soudaine lors de mon malaise durant le vote de l'OeufNu, j'avais été déporté dans cet ancien goulag. Vu qu'ils n'existaient pas, personne ne les entretenait et si ça devait être affreux avant, au moins à l'époque, un quelconque moujik aurait pu avec des bons de rationnement reclouer les planches manquantes.

– La vérité ? Comme tous les oiseaux de ton espèce, tu en es heureusement épargné. Tu glisses sur la surface sans vraiment te mouiller. Elle ne te transperce jamais.

De quoi je me mêle ? Devant moi, un ours brun hirsute, les yeux noirs et perdus dans l'espace, le corps grossièrement recouvert d'une bure épaisse et au cou, une croix lourde et voyante.

– RatSpoutnik, avec tout ce qu'on m'a fait voir, crois-tu que je sois d'humeur ?

– Voir ? Tu n'as vu que ce qu'on a bien voulu te montrer et ce que tu avais déjà en tête. Tu es aveugle, ébloui par tes certitudes.

Il se tut. Puis levant deux doigts vers moi il s'avança doucement et délicatement me toucha le bec, comme s'il voulait que je me taise aussi. Morose, je me détournai. Le silence reprit ses droits et les yeux attirés au travers d'une fente, je me projetai vers un lointain bouleau.

Un murmure léger suivi d'un bruit de ruisseau.
Un souffle régulier, puis un chant naissant. Un
picotement d'abord insignifiant puis une
chaleur montante.

Je vis.

Je vis le général russe me coller un mouchard
lors de l'accolade pour intervenir rapidement
en cas de réel danger. Je vis le chauffeur du
taxi acheter avec la moitié de son salaire la
bouteille de tord-boyaux qui me maintint en
vie lors de ma première nuit moscovite. Je vis
la gardienne taciturne niant m'avoir vu sortir.
Je vis le garde retenir son coup pour ne pas
me briser les os. Je vis la serveuse de la datcha
de luxe allonger ma vodka irradiée pour
m'éviter une dose létale.

Je vis une marée de petites gens, solidaires et discrets, silencieux et soumis, œuvrant dans un espoir sans cesse bafoué par des tyrans éclairés ou des révolutionnaires convaincus. Je vis un peuple aux milliers d'origines, fondu ensemble au marteau de l'histoire et faucillé par millions pour repousser le vol noir d'aigles puissants sur leur plaine. Sans cesse vaincue, toujours victorieuse, j'entendis la voix profonde et rugueuse d'un peuple accroché à la vie, à sa terre, à ses amis, remerciant de cette immensité gelée et stérile qu'il appelait la Mère Patrie. Je vis une nation toute entière s'extirpant de la boue pour atteindre les étoiles.

- Tu dois rentrer chez toi maintenant, Casa.
- Mais je suis prisonnier ici, comment faire ?
- Tu as toujours été libre, et la clef de tes chaînes, tu la tiens dans la main et elle est aussi au milieu de ton cœur.

Au milieu de mon cœur ? Quoi de plus précieux que le dernier cadeau de NataChat ? Un œuf gigogne, finement décoré de motifs richement colorés. Je l'ouvris délicatement. Un cadeau dans un cadeau. Une boîte dans une boîte. Un chemin initiatique de la vanité de l'apparence vers l'invisibilité de l'essentiel. Le dernier contenait l'œuf cubique de Galicie !
(Voir « Rubik's Flic »)

L'appel du loup des steppes se mêla au battement régulier de milliers de cœurs, le vent éleva aux cieux ce chant puissant venu des profondeurs et hurlant, emporta avec lui les dernières notes vers le ballet aérien des aurores boréales. Puis tout se tut. La neige tomba doucement, apaisant mon âme mystifiée.

Je le donnai au moine. Il le souleva religieusement, le béni et s'en alla à pas mesurés. Je le suivis. De partout apparurent de simples gens, des paysans, des ouvriers, des fonctionnaires, des cadres, des enfants joyeux, des vieux courbant l'échine, des riches, des pauvres. Il se fit toute une procession dévote qui m'accompagna de fil en aiguille jusqu'au port de Vladivostok et au-delà en France.

Bohémien

Enfin de retour dans mon enclos auvergnat, secoué par toute cette aventure, je passai une semaine sur la paille. Remis de mes émotions, je fis un ménage sommaire, relisant dossiers et procédures, classant enquêtes et jugements. Derrière chaque papier, une personne, une histoire, une vie, une âme. Précieuse. Unique. Immortelle. Puis, un soir de décembre, vêtu d'un simple paletot, les ailes dans mes poches trouées, je sortis sous le ciel, faisant finalement de la Grande Urss mon seul idéal.

COCOCOQ

Daniel Olender

Elle sourit simplement, baissa délicatement des cils langoureux sur des yeux bleu baltique, et passant une langue furtive sur de petites canines étincelantes, en me lançant un dernier regard, elle tourna les talons, tout en remontant sa longue queue soyeuse comme un châle.

QUANTICPLUS EDITIONS

You  **Tube**

